

**La désillusion Postcoloniale
dans la Littérature Africaine Francophone**

Dr. Ranya Mohamed Kamar

Professeur adjoint

Département de Langue et de Littérature françaises

Faculté des Lettres, Université d'Helwan

kamar.ranya@gmail.com

doi: 10.21608/jfpsu.2022.140694.1190

La Désillusion Postcoloniale dans la Littérature Africaine Francophone

Résumé

Les auteurs engagés se sont au fil du temps soucieux de défendre les causes de leurs pays et de l'humanité entière. Ils évoquent dans leurs œuvres les maux dont souffrent leurs peuples dans une tentative d'aboutir à un monde meilleur et de contribuer à changer le statu quo. Tel est le cas des écrivains de l'Afrique noire, qui au lendemain des indépendances, ont connu une grande désillusion. Ils ont alors choisi de se révolter, par la littérature, non pas contre l'homme blanc cette fois-ci, mais contre l'homme noir, le nouveau bourreau, désormais chargé des rênes du pays.

Dans notre article, nous faisons l'analyse de plusieurs romans africains ayant dénoncé la corruption politique, les régimes tyranniques, les injustices sociales, la misère et les guerres civiles ainsi que l'omniprésence de l'ancien colonisateur : une littérature marquée par un profond désenchantement que certains voient perpétuel et que d'autres espèrent éphémère.

Mots clés : Post-colonialisme, révolte, corruption, misère, statut de la femme.

خيبة الأمل في الأدب الإفريقي الفرنكوفوني

في حقبة ما بعد الإستعمار

أ.م.د رانيا قمر

أستاذ مساعد بقسم اللغة الفرنسية

كلية الآداب جامعة حلوان

مستخلص

تتناول هذه الدراسة تحليل لبعض الأعمال الأدبية التي تعبر عن خيبة أمل الشعوب الإفريقية بعد حصولها على الاستقلال. فبعد أن كان الكتاب يثورون في أعمالهم ضد المستعمر الأوربي ، أصبحوا يواجهون عدو جديد يتمثل في الحكام السود الجدد . و أصبحت مؤلفاتهم تندد بالفساد و الحكم الدكتاتوري الذي يسلب الشعوب حقوقها و يبدد خيرات البلاد و يثير القلاقل و الفتن فلقد انتقلت الشعوب الإفريقية من ظلم و قمع المستعمر الي ظلم و قمع الحاكم الأسود الذي تولى مقاليد الحكم . نتناول بالتحليل كذلك نتطرق كذلك في بحثنا الي وضع المرأة في مجتمعات لازالت تتعامل معها كسلعة تمتلك و تباع و تشتري . و من التيمات الهامة التي نناقشها أيضا في بحثنا دور المستعمر القديم الذي ما زال يتدخل في شؤون البلاد و يدين له الحكام بالولاء . و من خلال دراستنا نقوم كذلك بالتحليل الأسلوبي لمقتطفات من هذه الأعمال توضح اتجاهات الكتاب و المدارس الأدبية التي يتبنونها لتوثيق و تجسيد حاضر مؤلم و التعبير عن مستقبل ربما يكون أفضل.

الكلمات المفتاحية : ما بعد الإستعمار ، الفساد ، الفقر ، وضع المرأة ، الثورة .

Introduction

Le post-colonialisme désigne une situation d'œuvre qui a connu un grand engouement à la suite de l'ère coloniale. C'est un courant de pensée où les écrivains africains engagés, se soucient de représenter la vérité dans leurs œuvres. Ils nous transmettent l'histoire, la culture et la réalité de la vie dans le continent noir. Les œuvres littéraires traduisent alors le quotidien du peuple, les difficultés auxquelles il fait face ainsi que ses aspirations.

Alors que l'indépendance des pays africains était sensée changer leur vie et apporter l'espoir et la sérénité en mettant fin au pouvoir étranger, elle n'a provoqué qu'une situation pitoyable. Mains écrivains considèrent que les problèmes d'injustice sociale, de liberté d'expression et même de développement sont dus, non seulement à l'ancien colonisateur, mais surtout à la corruption qui sévit dans les pays. La production littéraire africaine dresse alors un bilan des indépendances qui dévoile les désillusions des peuples en critiquant vivement les nouveaux dirigeants. La plupart des œuvres littéraires produites à partir des années 60 vise à dévoiler la nouvelle souffrance des peuples. C'est la littérature du désenchantement et de la désillusion.

Ce sujet étant d'actualité, nous avons choisi de l'aborder et de répondre à la problématique suivante : Comment la littérature africaine a-t-elle pu peindre la désillusion des peuples au lendemain des indépendances ? Nous traiterons notre sujet selon la méthode sociocritique de Claude Duchet. Cette méthode tente d'expliquer l'œuvre par rapport au milieu social de son producteur. Elle permet également d'expliquer la forme et le sens du texte, de mettre en valeur son historicité et sa portée critique.¹

C'est donc selon cette perspective sociocritique que nous analyserons d'abord la corruption politique dans les romans africains postcoloniaux, ensuite la misère et l'injustice sociale dont souffrent

¹ <https://apluseduc.com/511-la-sociocritique>

les peuples, puis la violence et les conflits que cela engendre et enfin l'ingérence étrangère et le rôle de l'ancien colonisateur.

I- La corruption politique :

Le thème de la corruption est un thème récurrent dans la littérature comme dans les sciences humaines et sociales. Comme son ampleur s'étend aujourd'hui dans divers domaines de la vie, il a trouvé toute sa place au sein de la littérature. Avant de développer cette partie, il s'avère important de préciser la définition de la corruption. « La corruption – entendue dans son sens strict – désigne le fait pour une personne investie d'une fonction déterminée (publique ou privée) de solliciter ou d'accepter un don ou un avantage quelconque en vue d'accomplir, ou de s'abstenir d'accomplir, un acte entrant dans le cadre de ses fonctions. On distingue la corruption active (fait de proposer le don ou l'avantage quelconque à la personne investie de la fonction déterminée) », et selon le mouvement Transparency International : La corruption est « le détournement à des fins privés d'un pouvoir confié en délégation ».¹

La corruption a commencé à s'étendre dans les pays africains avec le début des années 60 et donc au lendemain des indépendances. En effets, les nouveaux dirigeants aux rênes du pouvoir ont dévié vers l'oppression et la persécution. Ils deviennent des dictateurs. Le pouvoir est entre les mains d'une seule personne qui l'exerce sans contrôle et d'une façon autoritaire. Les arrestations, la torture et le pillage des biens publics se multiplient. Témoins de ces actes inadmissibles, beaucoup d'auteurs africains ont dénoncé, dans leurs œuvres, de tels débordements accusant les chefs-d'Etats d'avoir trahi leurs compatriotes. Ahmadou Kourouma, le grand auteur ivoirien (1927-2003), dans son premier roman Les Soleils des indépendances, nous peint non seulement une chronique de la décolonisation, mais surtout une condition humaine universelle : il y a dévoilé la souffrance de ceux qui se sacrifient pour une cause noble et le calvaire de l'homme noir :

¹ <https://transparency-france.org/actu/definition-corruption/#.YoJoaqhBxPY>

« (...) des lacs d'eau continueront de croupir comme toujours et les nègres colonisés ou indépendants y pataugeront tant qu'Allah ne décollera pas la damnation qui pousse aux fesses du nègre. Bâtards de fils de chien ! »¹

Des paroles crues et frappantes démontrant un style qui vise à dénuder des réalités révoltantes en condamnant des mythes et des tabous millénaires. Kourouma visait ainsi à dresser un plaidoyer pour l'Homme beaucoup plus qu'un réquisitoire contre l'indépendance. Il s'en prenait à la politique qui achève de corrompre l'esprit et plonge les consciences dans une longue léthargie :

« La politique n'a ni yeux, ni oreilles, ni cœur ; en politique, le vrai et le mensonge portent le même pagne, le juste et l'injuste marchent de pair, le bien ou le mal s'achètent ou se vendent au même prix. »²

Nous devons signaler, à cet égard, que l'auteur ivoirien avait écrit cette œuvre suite à son arrestation. En effet, il a été arrêté en 1963 et accusé faussement d'avoir comploter contre le chef de l'Etat. Il a été emprisonné pendant plusieurs semaines et cette expérience douloureuse l'a marquée.³

Cependant, c'est surtout, dans son roman En attendant le vote des bêtes sauvages, qu'il condamne la corruption politique sous ses formes les plus extrêmes. Ce roman met en scène un dictateur

¹ Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des indépendances*, Paris, Editions du Seuil, 1968, p.p.24, 25.

² Ibid., p.164

³ Patron Sylvie, *Sous les Soleils des indépendances*, à la rencontre d'Ahmadou Kourouma, France.Textuel, Revue de l'UFR de lettres, arts, cinéma, Imprimerie Paris Diderot-Paris 7, n° 70, pp.50.

imaginaire, qui s'est emparé du pouvoir à la République du Golfe (1998) en recourant aux meurtres et à la sorcellerie. Pour lui :

« Le pouvoir est une femme qui ne se partage pas. »¹

Ce roman est considéré un roman politique par excellence. Kourouma mêle la réalité sociale à la fiction romanesque. Il y condamne l'oppression et le régime totalitaire. Nous remarquons que l'auteur a cité les événements politiques qui ont marqué l'histoire de son pays, mais aussi qui ont marqué le monde entier : La Première et la Deuxième Guerre mondiales, la guerre froide ainsi que la francophonie et les problèmes d'altérité dont souffrent les peuples à la suite de leur indépendance et même les facteurs géopolitiques qui expliquent la situation mondiale actuelle.

Cette œuvre constitue presque une représentation théâtrale des événements en cours en Afrique. Kourouma y incarne des portraits de divers chefs politiques. Nous remarquons, en effet, que le personnage de Tiékoroni, le président de la République de la Côte des Ébènes n'est autre que le président ivoirien Houphouët-Boigny, l'empereur Bassouma représente l'empereur Bokassa tandis que l'homme au totem léopard est Mobutu Sese Seko, le président zaïrois. L'auteur commente son roman en révélant qu'il désirait conserver les vrais noms de ces responsables, mais que son éditeur n'approuvait pas cette idée :

« J'ai voulu écrire ce roman avec ces noms [Sékou Touré, Houphouët-Boigny, Bokassa, Mobutu], mais mon éditeur m'en a dissuadé. Selon lui, cela risquait d'entraîner de graves conflits juridiques. (...) J'ai gardé toutefois certains de leurs totems : le léopard, le caïman, l'hyène, etc.

¹ Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, Editions Le Seuil, 1998, 357 pages, p.106.

Officiellement, il ne s'agit pas de dirigeants africains. »¹

Kourouma a voulu mettre à nu les gouvernements qui ne s'intéressent qu'à leur profit, qui au lieu d'œuvrer pour le bien du pays et des peuples, ont laissé les citoyens en proie à tous les maux.

En outre, dans En attendant le vote des animaux sauvages, l'auteur assimile la gestion d'un pays à la chasse, c'est-à-dire que le dirigeant prend du plaisir à épier, à traquer, tel un vrai prédateur. Il a le goût du sang, du meurtre à l'encontre non pas des animaux, mais de l'homme. Il nous montre comment les dictateurs s'entraident pour mieux dominer les peuples et piller le pays. Quatre règles sont alors à suivre coûte que coûte : d'abord ne pas séparer la caisse du pays de la caisse du chef de l'Etat², puis supprimer les barrières qui existent entre la vérité et le mensonge pour noyer le peuple dans la confusion³, ensuite s'entourer d'hommes et de femmes pour le soutenir et le favoriser⁴, et enfin emprisonner, torturer et assassiner les adversaires et les opposants qui représentent des ennemis.⁵ Cependant ; Kourouma, après avoir peint l'ascension des dictateurs fascistes, et comme le mal doit être puni, d'une façon ou d'une autre, il a évoqué la chute de l'opresseur, sa fin déshonorable :

« Les hommes de la race de votre fils ne peuvent pas être toujours justes et humains ; alors que ni la pierre aérolithique ni le Coran ne tolèrent l'iniquité et la férocité. »⁶

¹ Propos recueillis par Thibault Le Renard et Comi Toulabor, « *Entretien avec Ahmadou Kourouma* », Politique africaine, no 75, octobre 1999, p.178 dans <http://www.politique-africaine.com/numeros/pdf/075178.pdf>.

² Kourouma, *En attendant les bêtes sauvages*, op.cit., p.194.

³ Ibid., p.197.

⁴ Ibid., p.199.

⁵ Ibid., p.200.

⁶ Kourouma, *En attendant les bêtes sauvages*, op.cit., p.64.

Outre les atrocités dénoncées dans le roman par les pratiques oppressives des dirigeants, Kourouma s'indigne contre la superstition et les pratiques de sorcellerie par lesquelles les pays sont gérés. Les marabouts sont hissés parfois même au rang de ministre. A cet égard, nous pouvons citer Bokano Yacouba qui représente le sorcier de l'ancien président nigérien Senyi Kountché :

« S'il est un dieu, un dictateur ne peut être au mieux qu'un dieu factice, malade ou pervers, (...) , un dieu truqué, un dieu politique. »¹

Par ailleurs et en plus du grand écrivain ivoirien, la corruption et les régimes autoritaires ont également été critiqués par l'auteur camerounais Mongo Beti dans plusieurs œuvres, notamment dans son roman L'Histoire du fou. Dans son roman, nul ne fut épargné par la barbarie du leader du pays. Même les vieillards étaient victimes d'incarcération et de torture. En évoquant le vieux Zoaételeu, il disait, sur un ton moqueur et à travers un narrateur omniscient :

« chaque matin, en guise de déjeuner, on l'obligeait à se déshabiller et il recevait une longue bastonnade. Rappelé au milieu de la journée, à l'heure où d'autres se mettent à table, il était suspendu à un tréteau, ventre à l'air, mains et pieds liés, et recevait des caresses avec lesquelles, par bonheur, une expérience de jeunesse l'avait familiarisé, il était contraint à des exercices plus plaisants encore dès que le jour déclinait. »²

¹ Vuillemin Alain, *Le dictateur ou le dieu truqué*, Paris, Méridien Klincksieck, 1989, p. 17.

² Beti Mongo, *L'Histoire du fou*, Paris, Editions Julliard, 1994, 212 pages, p. 82.

Dans cette citation, Beti dénonce les pratiques tordues et perverses des forces de l'ordre qui s'en prennent à un vieillard innocent. Ce roman nous rappelle, par son ton sarcastique et son ironie mordante, les contes de Voltaire. Dans L'Histoire du fou, l'auteur camerounais ne lésine pas dans la critique de la corruption. Le chef de l'Etat est constamment tourné en dérision et ridiculisé :

« Le chef de l'Etat, homme peu imaginaire et qui, d'ailleurs, n'avait rencontré auparavant que la soumission, supportait péniblement d'entendre dire du mal de ses protégés (...) »¹

C'est ce même chef d'Etat qui recourt aux incompetents pour tenir les rênes du pays. La corruption s'étend bien évidemment aux postes importants. Les hauts responsables sont recrutés souvent sur une base tribale ou selon leur degré d'allégeance comme le peint minutieusement Beti :

« Le procureur frivole somma le vieux général illettré qui présidait le tribunal de décréter une interruption de séance. »²

Beti rejoint également Kourouma dans la dénonciation des superstitions et des sorciers qui gèrent les pays aux côtés des dirigeants :

« Il décida de consulter son propre sorcier. (...) »

—Libère cet homme ! enjoignit le sorcier ; il encombre ton destin ; c'est un rocher barrant le lit où coule le

¹Ibid.,p. 93.

² Ibid., p.104.

*fleuve de ton pouvoir. Libère cet
homme, je te dis. »¹*

Des paroles invraisemblables et sarcastiques qui scandalisent le lecteur. Le sort des pays et des peuples sont entre les mains de marabouts illettrés. C'est ainsi que les écrivains africains, ont , à travers leurs plumes , lancé un cri de révolte et une vive condamnation des dérives fatales de leurs dirigeants. Ils nous ont présenté, avec amertume, dans leurs productions littéraires, une analyse écœurante de la tyrannie, du totalitarisme et de l'ignorance.

II-Misère et injustice sociale :

Comme nous l'avons précisé au début de notre étude, au lendemain des indépendances, la littérature est devenue l'expression de la désillusion ou du désenchantement, autrement dit de la déception des peuples par les nouveaux dirigeants qui ont bafoué toutes leurs attentes. La déception est, sans doute, le mot clé de cette période, et c'est ce sentiment amer qui nourrira comme un fiel la fiction romanesque. La corruption, qui régnait partout, engendrait des inégalités de richesse et de pouvoir.

Dans son roman Le Bistouri des larmes, l'écrivain nigérian Ramonu Sanusi nous dévoile la triste vérité de l'extrême misère qui déchire les familles et leur ôte toute leur d'espoir en une vie descende :

*« La souffrance devint éternelle, les
enfants mouraient de faim, les adultes
n'arrivaient pas à gérer leurs maisons.
Les femmes abandonnaient les
nouveau-nés, les enfants n'avaient
plus de parents, les parents n'avaient
plus d'enfants. Les pères de famille*

¹ Ibid., p.149.

*quittaient leurs foyers et ne revenaient plus.*¹

Des détails frappants où chacun a sa part de ce fléau qu'est la misère. Nous remarquons le champ lexical de la famille pour affirmer que personne n'est épargné. L'imparfait vient affirmer des actions répétitives, et les propositions courtes évoquent l'intensité de la souffrance. Le recours de l'auteur à l'adjectif « éternelle » a pour but d'exprimer l'exagération. C'est donc une hyperbole qui s'ajoute au reste des procédés afin de mieux nous communiquer des circonstances de vie pitoyables.

Le peuple vit dans le besoin et manque de tout tandis que les dirigeants voient leurs richesses s'accroître sans cesse. Sanusi, dans son écriture, nous rappelle les romans naturalistes où les plus défavorisés sont représentés et où les détails de leur calvaire quotidien sont mis en lumière. C'est toute la douleur humaine qui est dévoilée dans une vision panoramique de la société. En effet, dans Un nègre a violé une blonde à Dallas, l'auteur expose toutes sortes de luttes, de conflits, de contradictions mais aussi de « crasse » et de saleté pour peindre la réalité sans fard.

Sanusi, dans ses œuvres dénonce l'exploitation de la majorité, soumise à un travail dur et laborieux, privée de ses droits au profit d'une minorité qui collecte le fruit de ce labeur et l'entasse dans des banques à l'étranger. Il décrit la grande misère qu'endure le peuple entouré par une abondance qui lui est interdite.

L'auteur aborde également l'or noir ou le pétrole qui constitue une des principales richesses du pays :

*« La nature avait peut-être eu tort,
puisque les hommes les plus forts du
Nigara empêchaient le peuple de la
région de jouir de ce don qu'elle lui*

¹ Sanusi Ramonu, *Le bistouri des larmes*, Editions Graduke, 2010, 216 pages, pp.137, 138.

avait fait. Il régnait, à propos de cet or noir, une véritable loi de la jungle permettant au lion de saisir comme proies les animaux les plus faibles sans qu'il n'ait de comptes à rendre à qui que ce soit. L'or noir du Nigara faisait et ferait encore pleurer, comme le bistouri des larmes mouillerait, longtemps encore, les yeux de sa victime. »¹

Nous remarquons la personnification dans « la nature avait tort », pour marquer l'injustice dans laquelle vit le peuple. Une périphrase apparaît dans « ce don qu'elle lui avait fait » pour désigner le pétrole et souligner sa grande valeur. Le champ lexical de la férocité se voit dans les mots : « jungle, lion, proies ». Nous avons une comparaison très expressive où le peuple impuissant est comparé à une proie dévorée par les félins sauvages. L'emploi par l'auteur de l'imparfait dans « faisait » puis du conditionnel dans « ferait » reflète la continuité et la perpétuité de cette injustice. Ces verbes sont suivis d'une autre comparaison qui évoque la douleur physique et psychique.

L'argent du pétrole est donc directement transféré dans les comptes des dirigeants selon l'auteur :

« L'argent de l'or noir du Nigara, considéré par les Nigarians comme un gâteau national, est éparpillé dans les banques suisses alors que le peuple n'arrive pas à manger deux fois par jour. . . »²

Cette phrase est une critique directe qui accuse explicitement les chefs du pays. Le Nigéria n'est plus pillé par le colonisateur, mais

¹ Ibid., p.8.

² Sanusi Ramonu, *Le Bistouri des larmes*, op.cit., p.83.

par ses propres fils, les enfants du pays. Telle est la vraie blessure et la grande déception des peuples africains. La comparaison de l'or noir au « gâteau national » souligne que, pour les Nigériens, le pétrole est une richesse qui appartient à tous. Le recours au verbe « éparpillé » évoque le gaspillage et le connecteur logique « alors que » montre l'opposition entre la misère du peuple et la richesse de ses dirigeants. Finalement, la négation totale « n'arrive pas à manger » termine cette phrase sur une note d'amertume et d'indignation.

En dépit de leurs actes honteux et leur avidité insatiable, les responsables politiques sont assez effrontés pour demander aux citoyens de voter pour eux. Comme dans la majorité des pays africains ou peut-être du monde, une fois, élus, les responsables ne se soucient guère de tenir leurs promesses faites avant les élections : une vérité sans doute planétaire plus flagrante en Afrique qu'ailleurs. Ajanaku, le héros s'indigne par ses paroles :

« (...) ils n'ont jamais songé à développer mon village. Ceux qui étaient des politiciens parmi eux n'ont jamais songé à goudronner la route qui mène à Boriipe. Ils n'ont pas créé des industries, des écoles, ni d'hôpitaux dans notre village. »¹

L'adverbe de négation « jamais » souligne l'état détérioré des villages. L'adjectif possessif « mon » marque le sentiment d'appartenance que ressent le personnage à l'égard du lieu dont il est originaire. La succession des négations reflète la négligence des infrastructures et l'irresponsabilité des dirigeants. Les mots « industries, écoles, hôpitaux » évoque les besoins primordiaux du peuple qui ne sont même pas fournis par un gouvernement « riche ».

¹ Sanusi Ramonu, *Un nègre a violé une blonde à Dallas*, Editions Graduke, 2016, 197 pages, p.189.

Ces leaders se sont donc avérés, aux yeux des peuples, pire que l'homme blanc. Au lieu d'œuvrer en vue du progrès et de la prospérité de leur pays, ils l'ont noyé intentionnellement et à sang froid, dans la misère et le sous-développement. C'est cela qui indigné et révolte l'écrivain, triste du sort auquel est livré son pays. Les dirigeants africains ont semé la corruption, se sont emparés des biens publics et ont monopolisé le pouvoir qu'ils transmettent, contre la volonté des peuples à leur progéniture et parfois même à leur femme.

Sanusi n'est pas le seul écrivain qui a peint la misère des peuples africains au lendemain des indépendances, nombreux sont les auteurs, qui par, leurs œuvres engagées, ont vivement condamné les affres de la corruption. Henri Lopès, l'écrivain congolais, dans Le Pleurer-Rire, traite la problématique du pouvoir et du contre-pouvoir. Le roman décrit toujours la désillusion des peuples africains face à une réalité sociopolitique désastreuse avec une ironie piquante qui apparaît dans le titre « Pleurer- Rire » : un oxymore du désenchantement. L'auteur s'en prend au règne oppressif des régimes militaro-politiques.

Lopès défend son pays et son peuple dans un roman marqué par l'humour noir. Le peuple est constamment bâillonné, toute tentative de protester ou même d'exprimer une remarque négative ou déplaisante est sanctionnée sur le champ. Les actes du dictateur doivent être appréciés et même salués quelles que soient leurs conséquences néfastes sur le pays. Le peuple, frappé par la misère et la peur n'est plus qu'une « marionnette » entre les mains de Tonton le chef de l'Etat. Cette vérité a été décrite, avec beaucoup de dérision, par l'auteur congolais à travers l'un de ses personnages :

"Nous veillions surtout à applaudir quand l'animateur, ou Tonton, donnait le signal, de rire dès que nous voyions poindre un sourire, d'hurler dès que le ton de la voix montait ou l'index remuait avec vitesse. Quelquefois,

*ayayay ! Nous nous trompions, mais
nous nous reprenions aussitôt.*"¹

L'emploi, par l'auteur du pronom personnel « nous » généralise la soumission au tyran, « donnait le signal » est une expression qui marque également que la foule se plie aux ordres. Le nom même donné au dictateur « Tonton » le ridiculise, c'est un chef corrompu qui se fait passer pour un homme de bien, mais le peuple est loin d'être dupe. Nous remarquons également une gradation ascendante dans : « applaudir, rire, hurler » qui reflète la réaction factice imposée à la foule. Nous ne devons pas omettre de signaler le recours au présent qui d'une part donne de la vivacité au texte et d'autre part marque une réalité.

Corruption, misère, soumission : tels sont les mots clés répétés comme un leitmotiv en évoquant la littérature postcoloniale africaine. Nous y ajouterons la violence et l'acculturation, conséquences normales du calvaire quotidien des peuples.

III-Violence, criminalité et acculturation :

Comme le roman postcolonial tend à mettre en valeur le quotidien socioculturel et sociopolitique des peuples du continent noir, nous trouvons donc le thème de la violence qui apparaît comme un thème majeur dans la littérature africaine. En effet, depuis les indépendances, la violence, vécue quotidiennement sous divers aspects par les peuples s'impose dans l'écriture qui est souvent le miroir de la société.

Dans Murambi, le livre des ossements, l'auteur sénégalais Boubacar Boris Diop s'élève contre tous types de violence. Par ses écrits, il décide de lutter contre le « Mal » qui sévit dans son pays et dans le continent noir. Ce roman condamne le génocide rwandais. Diop l'écrit pour mémoriser les victimes des massacres de 1994 et transmettre les souffrances qu'elles ont endurées. Après un séjour au

¹ Lopes Henri, *Le Pleurer-Rire*, Editions Présence africaine, Paris, 1982, 315 pages, page 219.

Rwanda, l'auteur nous livre une fiction où les événements sont pris des contacts directs effectués avec les rescapés ainsi que les bourreaux. L'écriture de la réalité se révèle ainsi être un acte de solidarité, un acte humain, mais aussi un acte politique. En effet, dans Murambi, le livre des ossements, Diop a penché vers une écriture documentaire qui ressemble au reportage journalistique, celle selon lui, la plus apte à incarner le génocide qui a marqué l'histoire contemporaine de l'Afrique. La part de l'imaginaire est donc assez limitée dans cette œuvre.

A travers le personnage de Faustin, un milicien de la tribu Hutu Interahamwe, Diop accuse les vieux conflits non résolus et transmis de génération en génération d'avoir causé ce massacre. Faustin raconte son acte, sans toutefois le regretter. Citant son père, il révèle :

« La politique a toujours été son sujet de conversation favori, mais je ne l'ai jamais entendu prononcer le mot "Tutsi". Il les appelle toujours "ils" ou les "Inyenzi", littéralement les "cancrelats". »¹

Il avoue comment il a pris part à ce massacre, de son propre gré :

« Moi, j'ai toujours su en devenant Interahamwe que j'aurais peut-être à tuer des gens (...). Cela ne m'a jamais posé de problème ». ²

Cette intolérance non-fondée nourrie par les parents est l'origine d'un acte ayant ôté la vie à des centaines de personnes innocentes. L'auteur critique les esprits bornés rongés par la haine et certaines traditions séculaires absurdes.

¹ Diop Boubacar Boris, *Murambi, le livre des ossements*, Paris, Stock, 2000, p. 26.

² Ibid., p.31.

Loin de Faustin et de ses semblables, notre écrivain, par souci de véracité, nous révèlent le témoignage poignant d'une jeune femme Marina. Son père a été contraint de participer au génocide. Ayant des amis tutsi, il avait pris l'initiative de les cacher et s'est abstenu d'aller tuer des victimes innocentes. Cependant, il a été surpris par un ami milicien qui lui a imposé de choisir entre sa vie et celle des siens ou la vie des Tutsi qui avaient trouvé refuge chez lui.

En se rappelant de cette scène, Marina ajoute :

« Les Interahamwe allaient venir tuer tout le monde dans la maison (...) si mon père refusait de se soumettre à leur volonté. »¹

Nombreux sont ceux qui ont dû contribuer à ce massacre par crainte de subir le sort déplorable des victimes. Ils étaient contraints d'obéir de aux Interahamwe :

« Le troisième jour, n'en pouvant plus, il [son père] a pris sa machette. »²

Il s'est déchaîné sur les Tutsi les tuant sans pitié, comme un aliéné. Son père s'est ainsi transformé, sous le poids des menaces et de la terreur, d'un citoyen bon, humain et altruiste en un tueur et bourreau. C'est l'effet du régime tyrannique et des dictateurs qui détruisent non seulement le pays mais aussi les consciences et les âmes pures. Dans ses études, Hannah Arendt affirme, effectivement, qu'un régime totalitaire, tyrannique, ôte à l'individu jusqu'à son droit de choisir *« entre le bien et le mal et lui impose de choisir entre le meurtre et le meurtre »*.³ Rien de plus ignoble que de tuer l'humanité en l'être humain.

¹ Diop, op.cit., p.114.

² Ibid.

³ Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, trad. par Jean-Loup Bourget, Robert Davreu et Patrick Lévy, Paris, Seuil, 1972, p. 192.

Au terme de ce récit écœurant de cet épisode triste et honteux de l'histoire de l'Afrique, Diop, à travers son narrateur omniscient, invite à une équité qui serait la responsabilité des citoyens. Il appelle à un éveil des peuples pour instaurer une tradition fondée sur une justice appliquée à tous afin d'épargner à la société de sombrer dans la violence et dans les guerres civiles.

En plus de Diop, qui a condamné les génocides menés par les rancunes et causant la mort des innocents, nous avons choisi de citer une autrice qui a évoqué le calvaire quotidien que vivaient de simples villageois livrés aux pratiques sanguines et perverses d'un groupe de rebelles. Léonora Miano, auteure camerounaise, dans L'intérieur de la nuit¹, nous a peint la violence dont sont victimes les habitants d'un village africain. Le lecteur est sommé face à la gestion corrompue du pays qui a laissé libre cours aux rebelles de martyriser les plus faibles et face au regard froid et méfiant posé sur les exilés, longtemps absents du village.

Le lecteur ressort de ce récit, bouleversé. D'abord, c'est la violence gratuite des rebelles qui nous frappe : les scènes de tortures et de meurtres glacent le sang. Selon ces « gangs », l'Afrique a été souillée par la colonisation et il faut la « purifier » et purifier son peuple par la violence et les rituels sauvages où des enfants sont tués et sacrifiés et leur chair mangée. Tout le monde est obligé de consommer la viande de l'enfant égorgé afin d'éviter la discorde et de consolider la communauté selon le griot des rebelles. Le cannibalisme est donc banalisé² pour satisfaire les tabous des insurgés et leurs croyances barbares. Livrés à eux-mêmes, victimes éternelles de la lâcheté humaine, traumatisés et impuissants, ces villageois, comme les peuples africains subissent leur sort.

Outre les atrocités des rebelles auxquelles prennent part, malgré eux les villageois, Miano dénonce le statut de la femme dont le corps est chosifié et les droits bafoués. L'héroïne, une jeune femme, Ayané,

¹ Miano Léonora, *L'intérieur de la nuit*, Editions Plon , 2005, 210 pages.

² <https://lemondedetran.wordpress.com/2015/02/13/linterieur-de-la-nuit-de-leonora-miano/>

ayant vécu longtemps en Europe, revient au village natal afin d'être auprès de sa mère qui agonise. En plus du comportement distant et malveillant des villageois à son égard, elle assiste aux atrocités de rebelles qui viennent incendier, piller et violer à leur aise. Dans les quelques lignes qui suivent, l'autrice résume cette vie intenable :

« La nuit tombée, ils compteront leurs maigres revenus et se sentiront floués, sans trop savoir par qui. Les lettrés diront que c'est la faute des autres, ceux qui vendent des armes et soutiennent les dictateurs. Les autres diront que c'est le sort, la malchance. Personne ne demandera si c'est parce qu'on a des armes qu'il faut s'entretuer. »¹

En fin de compte, c'est la corruption politique, l'insécurité et le pillage qui favorisent toutes sortes de violence, de sauvagerie, d'obscurantisme et de régression.

IV- Ingérence de l'ancien colonisateur :

Nombreuses sont les œuvres littéraires qui évoquent l'ingérence de l'ancien colonisateur dans les affaires des pays et leur continuelle connivence avec les dirigeants africains.

Dans Murambi, le livre des ossements, Diop aborde le rôle de l'étranger notamment du gouvernement français, dans les génocides du Rwanda. En effet, le narrateur recueille le témoignage du colonel Perrin, qui dirigeait les troupes françaises au Rwanda en 1994, pour évoquer le rôle joué dans le génocide des Tutsi. Il raconte une discussion avec un responsable du gouvernement :

« (...) nous, nous n'avons rien fait pour empêcher ces massacres. Nous

¹ Miano Léonora, *L'intérieur de la nuit*, Editions Plon , 2005, 210 pages, p. 178.

étions les seuls au monde à le pouvoir. »¹

Il ajoute qu'on lui confia la mission de faire évader les témoins au lieu de les arrêter. L'intervention de la France en faveur de certains malfaiteurs, hauts responsables, a également été critiquée par Mongo Beti dans L'Histoire du fou :

« Il ne faut toujours pas nous prendre pour des cons. Quand ça ira très mal, quand nous ne pourrons plus nous dépatouiller de l'océan de merde qu'il n'a cessé d'alimenter, et c'est en très bonne voie, alors, le jongleur jouera encore une fois en virtuose, il vous sortira miraculeusement de sa manche, et vive la coopération internationale (...) »².

Beti a employé les verbes « ira, pourrons, jouera, sortira » au futur pour marquer la certitude. L'adverbe « miraculeusement » a une connotation ironique dans ce contexte, et finalement la proposition : « vive la coopération internationale » est une antiphrase qui tourne en dérision les complots élaborés en catimini aux dépens des peuples.

Dans son roman, Beti dévoile le soutien de la France aux pouvoirs africains qu'il considère, dans son roman, comme un handicap à l'alternance politique. En effet, les tentatives de démocratie sont vues comme une subversion rapidement étouffée par l'ancien colonisateur. L'auteur critique l'omniprésence de l'Hexagone en affirmant dans son œuvre que tout changement dans la politique du pays doit se faire avec la bénédiction et l'assentiment de l'ancienne puissance coloniale :

¹ Diop, *Murambi, le livre des ossements*, op.cit., p.160.

² Beti Mango, *L'Histoire du fou*, Editions Julliard, Paris, 1994, 212 pages, p. 124.

« Les hommes ne vous intéressent pas, ni le pays. Pour vous, ce ne sont là que des mots. Vous êtes de connivence avec l'ancienne métropole ; pour elle aussi l'Afrique, c'est juste une abstraction avec laquelle elle joue à jongler comme un équilibriste sur les tréteaux de la politique internationale. »¹

La première phrase de cette citation résume l'origine de la corruption. En effet il s'agit avant tout de l'homme et du pays, les deux principaux constituants d'une nation. Or, ils ne sont guère comptabilisés dans les préoccupations des dirigeants qui ne cherchent que l'argent et le pouvoir. La négation restrictive appuie cette vérité. Le champ lexical de la politique intéressée dont l'Afrique est la victime apparaît dans les mots suivants : « connivence, métropole, jongler, internationale ».

En évoquant la politique étrangère, nous ne devons omettre de citer que, depuis bien des années, la France a décidé de maintenir une force militaire dans les anciennes colonies. C'est le cas des forces présentes au Sénégal, en Côte d'Ivoire, au Gabon à Djibouti et en République Centrafricaine. Beti dévoile cette vérité dans son roman, à travers l'un de ses personnages :

« Ses interventions militaires sur le continent noir ne se comptaient plus ; elles étaient même entrées dans la tradition de la diplomatie internationale (...). »²

¹ Beti, op.cit., p.124.

² Ibid., p.133.

L'hyperbole « ne se comptaient plus » et l'ironie dans « la tradition de la diplomatie internationale » condamnent l'ingérence permanente dans la politique africaine.

Il est à noter, à ce sujet, que vers les années 60 et précisément vers 1962, La France a établi des accords d'assistance militaire et technique avec 25 États africains.¹ Ces accords militaires ont imposé la présence de la France pour garantir la sécurité des États africains. La France devient ainsi la garante de la sécurité dans ces pays et intervient, à leur demande, pour régler tout conflit. Ainsi, chaque fois que l'instabilité s'annonçait au continent, les gouvernements en place sollicitaient l'intervention de l'Hexagone. Ceci a créé une forte dépendance à la France et la survie des régimes postcoloniaux s'est basée depuis sur la clémence de l'armée française. Cependant ces interventions ont souvent été considérées comme des ingérences qui visent à protéger les dictateurs. Cette dépendance n'a pas manqué d'être dénoncée par les opposants aux régimes, qui trouvaient là la récurrence du néocolonialisme. Cette politique a été vivement critiquée dans L'Histoire du fou :

« Elle enverrait ses soldats si le dictateur étaient menacé de quelque façon. (...) elle encourageait en sous-main le ministre d'Etat, qui s'était engagé, s'il devenait le maître, à lui abandonner la maîtrise totale du pétrole national. »²

Au-delà de ce texte de fiction, la France a été à plusieurs reprises accusée d'avoir fait des régimes africains un pont pour servir ses intérêts selon l'idéologie. Cette idéologie trouve ses racines dans les paroles du Général De Gaulle : « *La France n'a point d'ami, elle n'a que des intérêts* ». ³ Les propos prononcés par l'ancien chef d'Etat

¹ Jacques Adda et Smouts Marie-Claude, *La France face au sud: le miroir brisé*, Editions Karthala, Paris, 1989, 364 pages, p. 273.

² Beti, *ibid.*

³ <https://histoirecoloniale.net/Mali-la-France-n-a-pas-d-amis-elle.html>

français précisent la vision pragmatique qu'ont les politiciens dans leurs relations avec l'étranger.

Ce sont donc des intérêts communs qui alimentent la coopération entre l'Hexagone et ses alliés parmi les dirigeants africains. Conscients de la tyrannie qu'ils exercent sur les peuples et du pillage sans fin auquel ils s'adonnent, les chefs d'Etat sont représentés dans la littérature africaine comme des créatures viles, désirant plus que tout conserver leur statut et leur poste. Ils ont donc besoin d'être protégés. Le narrateur dans L'Histoire du fou fait remarquer que la garde rapprochée de presque tous les chefs d'Etat africains était formée d'un régiment d'élites, armé jusqu'aux dents et très grassement payé à l'encontre de l'armée nationale formée de « gueux ». Citant le président Mubutu, il révèle qu'il est protégé par trois armées personnelles :

« (...) la plus rapprochée, c'est la garde présidentielle de quatorze mille hommes, tous recrutés dans les villages et les bourgades de son ethnie, tous très bien payés, commandés par des assistants techniques israéliens. Vient une espèce de gendarmerie fort bien payée aussi, commandée exclusivement par les oncles, les frères et les cousins (...) en première ligne enfin, pour faire face aux émeutes, aux insurrections du peuple zairois, une espèce de corps républicain de sécurité, moins bien payé que les corps précédents, mais tout dévoué aussi. (...) Quant à l'armée dite nationale, c'est une horde de gueux (...), sans équipements, sans commandement,

sans solde, obligée pour survivre de rançonner les populations. »¹

L'auteur camerounais, à travers son narrateur omniscient dénonce toujours les rapports privilégiés qu'entretient la France avec les chefs d'Etats africains qui ne parviennent au pouvoir qu'avec son approbation :

« Le nouveau chef de l'Etat avait fait venir de l'ancienne métropole une célèbre entreprise de travaux publics qui était en train de transformer son palais, érigé déjà à la manière d'une forteresse, en une sorte de bunker. Avec des jumelles, il était facile de vérifier que des ouvriers blancs (...) creusaient des galeries souterraines autour du palais présidentiel (...). »²

Maintes sont les œuvres qui ont critiqué la présence flagrante de la France dans la politique africaine. Henri Lopes peint, à son tour, dans Le Pleurer-rire les rapports entretenus par les dictateurs du continent noir avec les puissances occidentales. Ces rapports, comme nous l'avons cité et selon la littérature engagée postcoloniale, affirment que le profit est favorisé au détriment de la vie des peuples, de la stabilité et du développement des pays qui s'appauvrissent de jour en jour.

¹ Ibid., p.p.172, 173.

²Ibid., p.172.

Conclusion

Au terme de notre étude, nous avons démontré comment les écrivains africains ont pu incarner une corruption des régimes arbitraires et coercitifs, une dictature politique caractérisée par l'absolutisme, l'oppression et l'abus du pouvoir. Les romanciers africains ont dénoncé la confiscation du pouvoir politique, la répression des opposants et l'asservissement des peuples. Ces peuples sont en proie aux arrestations, aux tueries et aux massacres.

Les lois sont modifiées pour permettre aux dirigeants de gouverner éternellement, la fraude électorale s'impose ainsi que la tuerie extrajudiciaire, les coups d'Etat se multiplient ainsi que l'instabilité politique. Ils contrôlent toutes les formes d'autorité : politique, administrative et militaire. Leur indifférence, leur immoralité et leur manque de patriotisme sont mis à nu. Tous les maux qui déferlent sur le continent noir sont devenus les thèmes récurrents de l'écriture africaine.

Les auteurs expriment leur déception vis-à-vis de la politique de leurs leaders assoiffés de pouvoir et d'argent. Ils analysent les forces destructrices qui sapent le continent de l'intérieur. Alors que pendant les années de lutte contre la colonisation, l'homme blanc était l'ultime ennemi des populations, désormais il faut se méfier de l'homme noir qui exploite et tue ses frères. Le colonisateur n'est plus l'objet de la critique, ce sont maintenant les technocrates, les cadres et les représentants du gouvernement africain qui sont accusés d'exploiter leurs peuples au lieu de les développer.

Les thèmes de la misère, du marasme social, des inégalités croissantes, des basculements dans l'ignominie, des rebelles armés et des guerres jonchent la littérature africaine. Pour certains auteurs, les dirigeants indigènes se sont avérés pire que les colonialistes blancs. Ils ont saigné à blanc les pays, à tel point que budget de l'économie nationale est aujourd'hui alimenté par des prêts conditionnels soit par l'ancienne puissance colonisatrice soit par la banque mondiale. En outre, ils ont permis l'ingérence de l'Hexagone dans la vie politique et désormais tout nouveau dirigeant doit obtenir

la bénédiction de l'étranger moyennant des ressources naturelles et des privilèges économiques. C'est ainsi qu'il assure son règne et sans doute celui de sa descendance. Frantz Fanon disait à cet égard si justement :

*« Le grand succès des ennemis de l'Afrique, c'est d'avoir corrompu les Africains eux-mêmes. »*¹

Les écrivains, peignent un présent douloureux et un avenir incertain. Cependant, ils aspirent à une vraie démocratie, une démocratie dépourvue des manigances et de stratagèmes. Ils veulent une Afrique qui jouit des richesses dont Dieu l'a gratifiée, une Afrique où les peuples vivent décemment dans la paix, la liberté et la justice :

*« Tenez bon, camarades. Persévérez et l'Afrique terrassera enfin l'hydre de la tourmente depuis la nuit des temps. (...) Survivez (...) et alors un monde merveilleux s'ouvrira devant vous. Des cités vastes et prospères vous attendent. J'aperçois au loin des monuments qu'on érige à la gloire de nos héros, des champs couverts de moissons à l'infini, des peuples fiers foulant gaiement et sans entrave le sol des ancêtres. »*²

C'est une note optimiste par laquelle Beti clôture son roman L'Histoire du fou.

¹ <https://www.jeunefrique.com/377864/politique/hommage-dix-citations-de-frantz-fanon-a-mediter>

² Beti, op.cit., p.205.

Bibliographie

Corpus :

- Beti Mango, *L'Histoire du fou*, 1994, Editions Juillard, Paris.
- Diop Boubacar Boris, *Murambi, le livre des ossements*, 2000, Editions Stock, Paris.
- Kourouma Ahmadou, *En attendant le vote des bêtes sauvages*, 1998, Editions du Seuil, Paris.
- Kourouma Ahmadou, *Les Soleils des indépendances*, 1968, Editions du Seuil, Paris.
- Lopes Henri, *Le Pleurer-Rire*, 1982, Editions Présence africaine, Paris.
- Miano Léonora, *L'intérieur de la nuit*, 2005, Editions Plon.
- Sanusi Ramonu, *Le bistouri des larmes*, 2010, Editions Graduke.
- Sanusi Ramonu, *Un nègre a violé une blonde à Dallas*, 2016, Editions Graduke.

Œuvres de critique littéraire :

- Duchet Claude, *Sociocritique*, 1979, Editions Nathan, Paris.
- ELLENA Laurence, *Sociologie et Littérature*, 1998, Editions L'Harmattan, Paris.
- Goldmann Lucien, *Pour une sociologie du roman*, 1964, Editions Gallimard, Paris.
- Valette Bernard, *Esthétique du roman moderne*, 1985, Editions Nathan, Paris.

Œuvres générales :

- Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, 1972, trad. par Jean-Loup Bourget, Robert Davreu et Patrick Lévy, Editions du Seuil, Paris.
- Jacques Adda et Smouts Marie-Claude, *La France face au sud: le miroir brisé*, 1989, Editions Karthala, Paris.

-Le Renard Thibault et Toulabor Comi, « *Entretien avec Ahmadou Kourouma* », no 75, octobre 1999, Politique africaine.

-Patron Sylvie, *Sous les Soleils des indépendances*, à la rencontre d'Ahmadou Kourouma, 2013, Revue de l'UFR de lettres, arts, cinéma, Imprimerie Paris Diderot-Paris 7, n° 70, France Textuel.

-Vuillemin Alain, *Le dictateur ou le dieu truqué*, 1989, Editions Méridien Klincksieck, Paris.

Sitographie :

- <https://apluseduc.com/511-la-sociocritique>
- <https://transparency-france.org/actu/definition-corruption/#.YoJoaqhBxPY>
- <https://lemondedetran.wordpress.com/2015/02/13/linterieur-de-la-nuit-de-leonora-miano/>
- <http://www.politique-africaine.com/numeros/pdf/075178.pdf>
- <https://histoirecoloniale.net/Mali-la-France-n-a-pas-d-amis-elle.html>
- <https://www.jeuneafrique.com/377864/politique/hommage-dix-citations-de-frantz-fanon-a-mediter>